

En affichant *Le Marchand de Venise* (Opéra de Paris, 1935), la Biennale Massenet de Saint-Étienne élargit son domaine : en partenariat avec le Palazzetto Bru Zane, elle continue son exploration du répertoire français en honorant l'un des élèves du maître, Reynaldo Hahn. L'œuvre est peu connue, et son auteur jouit de nos jours d'une réputation bien pâle – à tort, certes, mais les faits sont là. Il est, de surcroît, difficile d'en donner une interprétation scénique, à une époque où l'antisémitisme repart au galop, comme en témoigne l'actualité.

Car quelle vision proposer du personnage de Shylock ? Comment expliquer sa haine des Chrétiens ? Par les humiliations et souffrances constamment subies par son peuple ? Par le fait que sa fille se soit enfuie avec l'un d'eux ? Sa rage est en partie justifiée chez Shakespeare, dans la scène 1 de l'acte III, où l'usurier affirme que si un Juif offense un Chrétien, celui-ci se vengera, et réciproquement ; mais le compositeur et son librettiste, Miguel Zamacoïs, n'ont pas retenu ce moment. En revanche, ils ont offert à Shylock un autre monologue, qui suit le procès, dans lequel il déplore le sort fait à ses semblables, et clame sa fureur d'avoir été dépouillé – victime, certes, mais aussi grippe-sou ! Rien n'est simple, on le voit, d'autant qu'il ne faut pas oublier que Hahn, qui

a longtemps porté son projet, avait l'intention de faire une «comédie-féerie»...

Cette courageuse résurrection a mis, musicalement, toutes les chances de son côté. Mais un spectacle d'opéra, ce sont aussi des décors et une mise en scène. Les deux sont signés Arnaud Bernard. Et l'on touche le fond, à un point inimaginable. De comédie, ici, point, même pas lors de certains ensembles dont la couleur mélodique pourrait bien être celle d'un «opéra-comique» – on retrouve parfois des phrases affichant une parenté certaine avec *Ciboulette*. Déjà, sur ce plan-là, la mise en scène est en porte-à-faux, les chassés-croisés amoureux et la farce du faux avocat ayant autant d'importance, dans le livret, que la personnalité de Shylock.

En guise de décor, des panneaux blancs verticaux et mobiles prêts à recevoir des projections, une mode qui commence à tourner au cliché. Belmont, la demeure de Portia, est pauvrement meublée : un canapé, une table, on s'étonne que Valérie Damidot n'ait pas été appelée à la rescousse ! Et l'on est stupéfait lorsque, sur les panneaux, apparaissent des croix gammées et des immeubles d'Albert Speer : le père de Portia est-il membre du parti nazi ? Quant à Shylock, bancroche, le nez crochu, il entre avec, en arrière-plan, des photos du sinistre *Juif Süß* de Veit Harlan, film furieuse-

ment antisémite de 1940... On croit rêver !

Et l'on est ébahi lorsque, dans sa note d'intention publiée dans le programme de salle, le metteur en scène affirme «prendre l'œuvre telle qu'elle est, en chercher les messages sous-jacents et les mettre en perspective à la lumière des événements de l'histoire contemporaine, même très récents». D'où l'accumulation d'images de pogroms, du ghetto de Varsovie, du procès de Nuremberg, de la poignée de main historique entre François Mitterrand et Helmut Kohl... et même de François Hollande après le 11 janvier dernier !

Et Arnaud Bernard de conclure : «J'ai donc choisi de faire réfléchir plutôt que d'asséner une vérité trop facile.» Il eût mieux valu diriger un minimum les comédiens, qu'il force à courir inutilement les trois quarts du temps et à multiplier des postures et mimiques qu'on croirait d'un autre âge. Est-ce la peine d'insister ?

Reste que, sous la baguette de Franck Villard, l'Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire, qu'on a entendu évoluer au fil des ans, sonne fièrement. Le récit est adroitement structuré, les moments d'émotion sont bien amenés, et cette direction, très juste de ton, donne à la musique sa véritable envergure.

Le trio féminin est charmant. Gabrielle Philiponet est une Portia fine mouche, au chant brillant, et

Magali Arnault Stanczak, une Jessica au timbre cristallin ; mais Isabelle Druet, coquette Nerissa, les surpasse en diction et en plénitude vocale. Les hommes ne démeritent pas, y compris, dans des rôles secondaires, Vincent Delhoume et Frédéric Caton, ce dernier plus convaincant en Doge qu'en Prince du Maroc.

François Rougier et Philippe Talbot, deux ténors au milieu de couleurs masculines graves, sont parfaits en Gratiano et Lorenzo. Harry Peeters possède l'âpreté qui sied à Tubal, et si Frédéric Gonçalves a tendance à abuser du *parlando*, son Antonio a de la tenue. Après son récent *Pelléas* de Tourcoing (voir *O. M.* n° 107 p. 67 de juin 2015), Guillaume Andrieux trouve en Bassanio un emploi à sa mesure, avec une voix qui semble s'étouffer et se libérer sans rien perdre de sa légèreté.

Enfin, même si quelques notes lui échappent dans le registre inférieur (le créateur, André Pernet, était une vraie basse, comme en témoignent ses enregistrements), Pierre-Yves Pruvot est un Shylock péremptoire, à l'émission franche, au verbe mordant. Un musicien irréprochable et un acteur de poids.

Un chef et une distribution qui font presque oublier un spectacle prétentieux et vide, et ne font pas regretter le retour de ce *Marchand* malchanceux.

Michel Parouty

SAINT-ÉTIENNE

LE MARCHAND DE VENISE

Hahn

Pierre-Yves Pruvot (*Shylock*)
Frédéric Gonçalves (*Antonio*)
Guillaume Andrieux (*Bassanio*)
François Rougier (*Gratiano*)
Philippe Talbot (*Lorenzo*)
Harry Peeters (*Tubal*)
Gabrielle Philiponet (*Portia*)
Isabelle Druet (*Nerissa*)
Magali Arnault Stanczak (*Jessica*)
Vincent Delhoume (*Le Prince d'Avogon*,
La Voix, *Salarino*)
Frédéric Caton (*Le Prince du Maroc*,
Le Doge)

Franck Villard (dm)
Arnaud Bernard (msdl)
Carla Ricotti (c)
Patrick Mévis (l)

Grand Théâtre Massenet, 29 mai

UN CHEF ET UNE
DISTRIBUTION QUI
FONT PRESQUE
OUBLIER UN
SPECTACLE
PRÉTENTIEUX ET VIDE.

Isabelle Druet, Frédéric Caton (au fond), Pierre-Yves Pruvot, Frédéric Gonçalves et Gabrielle Philiponet dans *Le Marchand de Venise*.

